

ZBIGNIEW DROZDOWICZ

Adam Mickiewicz University  
Department of the Study of Religion and Comparative Research  
e-mail: drozd@amu.edu.pl  
ORCID: 0000-0001-9409-9029

---

## Tentative cartésienne de dépasser les limites et les faiblesses de l'imagination\*

**Résumé.** *Le processus de réflexion proposé et utilisé par Descartes n'admet aucune coïncidence ni hasard. Cela concerne également sa tentative de franchir les limites et les faiblesses de l'imagination humaine, limites dont le dépassement dans la recherche de la vérité est nécessaire – à condition, bien entendu, de ne pas être des minimalistes prêts à se contenter d'une certaine probabilité, ou d'une vérité relative. La question de la forme que le processus devrait prendre, est développée par le philosophe dans, entre autres, Méditations sur la philosophie première et dans Principes de la philosophie. Compte tenu de ces traités, la principale question posée présume non seulement que l'intelligence humaine contrôle l'imagination et l'empêche d'engendrer toutes sortes de fantaisies et d'illusions, mais aussi qu'elle profite pleinement de son pouvoir de créer les reflets de choses et les états de choses, compatibles avec l'ordre logique de la pensée et l'ordre métaphysique du monde. Il serait intéressant d'approfondir l'étude sur cette tentative de mise de l'imagination au service du « char » du philosophe profondément convaincu que l'objectif mentionné était non seulement réalisable, mais qu'il avait même été en grande partie atteint. Il a laissé à d'autres, le soin de vérifier sa façon de penser et – après avoir réussi l'examen – son acceptation et sa mise en pratique.*

*De son vivant déjà, Descartes a été soumis à de différentes enquêtes, on lui reprochait notamment toutes sortes d'hypothèses, idées et solutions erronées. Leur longue liste constitue Objections et Réponses aux Méditations. Cependant, le philosophe a considéré*

---

\* Ce texte est une version agrandie de la présentation du 37<sup>ème</sup> Congrès de l'ASPLF – Rio de Janeiro, Brésil, 26-31 mars 2018.

que les erreurs de pensée ne résident pas de son côté, mais du côté de ses adversaires. Faut-il comprendre par là qu'il manquait d'autocritique appropriée, ou même de l'indispensable imagination ? Probablement oui. Néanmoins, il faut dire clairement que l'imagination cartésienne a non seulement montré ses faiblesses et ses limites, mais aussi sa puissance et son soutien – entre autres pour faire face aux quelques erreurs et simplifications de la science de l'époque.

**Keywords:** *Intellectualisme cognitif cartésien, tâches de l'imagination, dépassant ses limites*

## 1. Le combat intellectuel contre l'imagination dans les *Méditations*

Ce combat commence au début du chemin de pensée qui devait conduire Descartes dans ses *Méditations* – d'abord à la désignation claire et explicite de tous ce qui constitue la *substance pensante* (*res cogitans*), puis à la même désignation de ce qui constitue la *substance étendue* (*res extensa*). En premier lieu, le philosophe indique une action de l'imagination que l'intelligence humaine ne maîtrise pas. Par conséquent, il y a l'apparition de toutes sortes de fantômes du sommeil et le constat « qu'il n'y a pas d'indices pour distinguer veille et sommeil ». Dans cette première phase du combat, le philosophe établit quelque chose en plus, car il affirme que:

– tout d'abord, l'imagination est à la fois la capacité reproductrice de l'esprit humain (dans une certaine mesure, elle reproduit ce qu'elle reçoit des sens) et la capacité créatrice (elle crée, à partir de ces messages sensoriels, différents types d'images ordinaires (comme, par exemple, l'image représentée par « que je suis ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre », etc.), ainsi que les images extraordinaires (comme par exemple celle, où « nous sommes des rois » ou que « nous sommes vêtus d'or et de pourpre »).

– en second lieu, il affirme l'apparition d'étonnement; « et mon étonnement est tel qu'il est presque capable de me persuader que je dors »<sup>1</sup>.

Ces « presque » et « persuasion » ne signifient pas encore – selon Descartes – savoir. De son point de vue, le savoir n'est que ce qui est absolument certain et absolument vrai. Comme signe de certitude, il considère l'évidence, alors que, comme signe de vérité, il admet la lisibilité et la clarté. On peut les atteindre lorsque l'intellect prend le contrôle total sur l'imagination. Le devoir de l'intellect humain est donc clair. Mais il n'est pas suffisamment clair pour éviter les pièges que l'imagination nous tend.

Le premier de ces pièges est désigné dans *Méditation Première*. Il vient du fait décrit par le philosophe: « j'ai dans mon esprit une certaine opinion qu'il y a un Dieu qui peut tout, et par qui j'ai été fait et créé tel que je suis », c'est à dire, tel

<sup>1</sup> Cf. R. Descartes, *Méditations métaphysiques. Méditation première*, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs, Paris s.d., p. 75 et suiv.

que parfois je ne me trompe pas et j'ai la connaissance parfaite, et parfois je me trompe et je prends le mensonge pour la vérité. Même dans les sciences comme l'arithmétique et la géométrie – « qui ne traitent que de choses fort simples et fort générales, sans se mettre beaucoup en peine si elles sont dans la nature ou si elles n'y sont pas » – je ne peux exclure d'erreur. En effet, l'imagination me suggère l'image de Dieu qui peut tout, qui peut jusqu'à vouloir que je sois trompé aussi dans ces sciences. Ce n'est que dans les parties finales de cette *Méditation* qu'une tentative préliminaire et encore imparfaite de déjouer ce piège apparaît. Elle consiste à confronter l'idée de Dieu comme un « être qui peut tout », avec son image comme la « souveraine source de vérité », ainsi qu'à l'affirmation que cela ne peut pas (mais pas plus que ça) concerner le Dieu des chrétiens. En revanche, cela peut concerner un « certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, qui a employé toute son industrie à me tromper ».

Est-ce possible ? Oui, bien entendu, c'est bien possible. De plus, il est possible d'adopter une supposition que « toutes les choses que je vois sont fausses; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente; je pense n'avoir aucun sens: je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain ». Cependant, en ce moment critique pour un homme de pensée, intervient fortement l'intelligence humaine et déclare: il ne fait aucun doute que j'existe et que je dois exister - ne serait-ce que pour être induit en erreur et pour vivre mes certitudes et mes doutes, mais aussi pour imaginer quelque chose, ainsi que pour sentir des choses. C'est de là que vient directement l'affirmation « sacramentelle » de Descartes: « Je suis, j'existe: cela est certain. Mais combien de temps ? Autant de temps que je pense ».

Pourtant, juste après, une question se pose: « mais qu'est-ce donc que je suis ? » et la réponse: « je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense (*mens*), c'est à dire un esprit (*animus*), un entendement (*intellectus*), ou une raison (*ratio*)... ». En somme: « je suis une chose qui pense » (*res cogitans*). Tout cela est affirmé par l'intellect humain, mais soutenu par l'imagination, sous son contrôle. Cette imagination est appelée, « pour voir si je ne suis point encore quelque chose de plus » (par exemple « cet assemblage de membres que l'on appelle le corps humain » ou « si je ne suis point un air délié et pénétrant répandu dans tous ses membres »). Elle s'avère également être utile pour répondre à la question: « Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? » – selon *Méditation Deuxième*, « c'est une chose qui doute, qui entend, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent »<sup>2</sup>. Néanmoins, chacune de ces questions exige une analyse approfondie et un agencement dans la structure de la pensée humaine, afin de ne

<sup>2</sup> Cf. *ibidem*, p. 81 et suiv.

pas être prise pour ce qu'elle n'est pas. Dans les *Méditations* suivantes Descartes apporte ce genre d'analyse, tout en s'appuyant, et très souvent, sur son imagination.

Un autre moment critique pour ces analyses et leurs conclusions apparaît dans *Méditation Cinquième*. Le philosophe tente ici de désigner d'abord « l'essence des choses matérielles »; ensuite il veut démontrer l'existence de Dieu ainsi que de la garantie qu'Il apporte de l'infailibilité cognitive du philosophe qui médite. Bien que les deux questions soient différentes, la résolution correcte de la deuxième détermine la bonne résolution de la première. Mais avant tout il examine « l'essence des choses matérielles ». L'importance décisive est donnée à « cette quantité que les philosophes appellent vulgairement la quantité continue, ou bien l'extension de longueur, largeur et profondeur, qui est en cette quantité ». Ensuite – et après le constat que « tout ce que je reconnais clairement et distinctement appartenir à cette chose lui appartient en effet » – il pose la question: « ne puis-je pas tirer de ceci un argument et une preuve démonstrative de l'existence de Dieu ? ». Non seulement il répond par l'affirmative, mais il fournit également une justification à cette allégation – contenue dans le propos suivant: « il n'est pas dans ma liberté de concevoir un Dieu sans existence (c'est à dire un être souverainement parfait sans une souveraine perfection), comme il m'est libre d'imaginer un cheval sans ailes ou avec des ailes »<sup>3</sup>. Par la suite, il entreprend des tentatives pour démontrer que:

- premièrement, l'idée de Dieu ne peut ni provenir des sens, ni dépendre des sens, mais elle doit nous être innée
- deuxièmement, il faut admettre que Dieu existe
- troisièmement, « toutes choses dépendent de Lui »
- et quatrièmement, que « Dieu n'est point trompeur, et que par conséquent il n'a point permis qu'il y pût y avoir aucune fausseté dans mes opinions qu'il ne m'ait aussi donné quelque faculté capable de la corriger »<sup>4</sup>.

La dernière de ces déclarations apparaît dans *Méditation Sixième*, résumant les résultats des constats précédents. Son objectif général est de démontrer « l'existence des choses matérielles et la réelle distinction qui est entre l'âme et le corps de l'homme ». Toutefois, sa démonstration n'est pas possible sans surmonter les faiblesses de l'imagination humaine et sans l'utilisation des pouvoirs, qui peuvent être utiles à l'intellect humain. Pour le réaliser, entre autres, il faut une certaine capacité d'imaginer, appartenant à ce que le philosophe appelle « intellection » ou – ce qui, au fond, revient au même – « acte par lequel l'esprit conçoit des idées » et la distinction entre les « choses produites » par l'imagination non contrôlée par l'intellect (comme toutes sortes de fantasmes) et celles qui témoignent du contrôle exercé par la puissance de l'esprit humain.

<sup>3</sup> Cf. *ibidem*, p. 122 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. *ibidem*, p. 134 et suiv.

## 2. Le combat intellectuel contre l'imagination dans *Principes de la philosophie*

Dans la première partie des *Principes de la philosophie* Descartes ne fait que rappeler ses conclusions sur la connaissance, contenues dans les *Méditations*. Il en fait autant en ce qui concerne un procédé pour mettre à profit la force de l'imagination, de telle sorte qu'elle nous rapproche de la vérité, et non qu'elle nous en éloigne. Les éléments nouveaux n'apparaissent que dans la seconde partie du traité intitulée: *Des principes des choses matérielles*. L'objectif du combat intellectuel ne consiste pas à résoudre une question qui aborde l'existence de ces choses-là, mais, plutôt à établir si « la nature du corps consiste en cela seul qu'elle est une chose étendue », ou bien, si elle possède d'autres attributs (caractères principaux, appelés aujourd'hui constitutifs). Compte tenu de conclusions comprises dans cette partie des *Méditations* de Descartes, parmi les attributs de ces choses matérielles, il faut compter aussi le mouvement et la divisibilité à l'infini. Non seulement il s'est servi de la force de l'imagination pour ces domaines, mais aussi, il a indiqué la manière de l'utiliser. Il s'agit de considérer des possibilités de prêter d'abord aux choses matérielles de divers attributs, et ensuite, d'éliminer successivement ceux, sans lesquels ils ne cesseraient d'être ce qu'ils sont. S'approchant de la fin des méditations, on arrive à un point où il apparaît que c'est ce qui est l'objet de la connaissance peut être entièrement clair, mais ne peut pas être précis parce que l'imagination humaine ne porte plus au-delà. Quant au mouvement, il est en rapport avec une diversité infinie des choses matérielles, mais, quant à la divisibilité avec « une division de quelques parties de la matière jusqu'à l'infini, ou bien une division indéfinie, et qui se fait en tant de parties, que nous n'en saurions déterminer de la pensée aucune si petite, que nous ne concevions qu'elle est divisée en effet en d'autres plus petites »<sup>5</sup>. En d'autres termes, les limites de l'imagination humaine sont également celles de la connaissance humaine. Dit en ces termes, cela peut sembler banal. Néanmoins, la conception de Descartes n'est pas banale, d'autant qu'elle n'est autre chose qu'une indication et invitation à dépasser ces limites. Les parties suivantes des *Principes de la philosophie* sont tout à fait convaincantes dans ce sens.

Dans la troisième partie du traité – *Du Monde visible* – il intervient intellectuellement, pas après pas et étape par étape, dans les espaces successifs du macrocosme – la Terre d'abord: « il nous semble d'abord que la Terre est beaucoup plus grande que tous les autres corps qui sont au monde » (ce qui n'est qu'une illusion résultante de la faillibilité de notre imagination), ensuite le Soleil et la Lune (eux aussi semblent être plus grands que les autres étoiles) etc. Encore une fois, cela aurait pu ressembler à un cliché si Descartes n'avait pas entrepris d'envisager ce qu'on appelle

<sup>5</sup> Cf. R. Descartes, *Principes de la Philosophie*, t. 1, éd. Paleo, Clermont-Ferrand 1999, p. 127 et suiv.

aujourd'hui un modelage de l'univers. A l'époque, trois théories suscitaient des discussions, à savoir : celle de Ptolémée, celle de Copernic et le modèle de Tycho Brahe. Pour Descartes, c'est la première qui était la plus proche du sens commun. Cependant, il a considéré le modèle de Tycho Brahe comme « le plus simple et le plus approprié à la fois pour la compréhension des phénomènes et de tracer leurs causes naturelles ». Il faut ajouter qu'il s'agit d'une simplicité de type mathématique et d'une certaine « aptitude à la compréhension des phénomènes », ayant pour critères: clarté et précision. Ce modelage a, bien sûr, ses limites, mais elles se situent beaucoup plus loin que la vue humaine, ou un autre des sens humains peut porter. Evidemment, ce genre de modelage ou un tout autre, n'est pas dépourvu de risque considérable d'erreurs ou simplifications exagérées. On les retrouve, d'ailleurs, dans cette partie des *Principes de la philosophie* – entre autres, sous forme de la théorie des tourbillons cartésiens (qui doit expliquer en quelque sorte la naissance et la mort des astres, ainsi que leur changement en planète ou comète); elle était mise en doute entre autres, par Newton<sup>6</sup>.

Dans la quatrième partie du traité – *De la Terre* – les considérations de l'auteur prennent la direction opposée à la précédente, celle qui conduit à la connaissance, pas après pas, et étape par étape, vers ce qui constitue un microélément. Tout d'abord, nous avons donc une tentative de démontrer que la Terre – comme d'autres planètes – « semble ne devoir contenir que de la matière du premier élément [...] laquelle occupait le centre d'un de ses tourbillons. [...] les parties de la matière du premier élément se sont jointes les unes aux autres, [...] et perdant la forme du premier élément, elles ont composé celles du troisième élément, [...] les moins subtiles parties de la matière se sont assemblées sur la superficie, et y ont composé des nuages semblables aux taches – qu'on voit continuellement – être produites, et peu après dissipées autour du Soleil »<sup>7</sup>. Déjà à ce stade, on peut dire qu'il faut avoir beaucoup d'imagination, pour se présenter ainsi les trois éléments du processus de la formation de la Terre, éléments qui se différencient de façon significative, ainsi que la façon dont ils « demeuraient entassés et appuyés l'un sur l'autre », pour finalement aboutir au fait que la Terre, « avec l'air et les corps obscurs qui l'environnaient, est descendue vers le Soleil ». Il faut ajouter que c'est une étape préliminaire pour arriver jusqu'aux microéléments du monde matériel, appelés par Descartes « les petites particules de la matière du Ciel ». Cependant, ces particules ne s'avèrent pas plus simples, de par leur nature et donc, plus faciles à appréhender, car « chacune d'elles doit être composée de plusieurs autres parties beaucoup plus

<sup>6</sup> Cf. *ibidem*, p. 176. « la théorie des tourbillons cartésiens est très faible du point de vue l'empirique, et Newton a prouvé dans *Principia mathematica* (1687), qu'elle n'est pas conforme aux principes du mouvement des planètes, formulés par Kepler; ainsi elle a été par expérience considérée comme fautive ». Cf. A.C. Crombie, *Science du Moyen Age et le commencement de la science moderne*, v. II, Instytut Wydawniczy Pax, Warszawa 1960., p. 202 et suiv.

<sup>7</sup> Cf. *ibidem*, p. 331 et suiv. R. Descartes, *Principes de la Philosophie*, A Rouen, chez J-B Besongne, MDCXCVIII, 1698, (bnf.gallica.fr), p. 331 et suiv. (graphie moderne).

petites, et doit aussi être assez solide et assez grande, pour ne pouvoir être rompue par les petites boules qui n'ont pas retenu la forme [...], mais ont repris celle du second élément ».

Si le raisonnement semble peu compréhensible à ce moment précis, cela résulte peut-être de la complexité de ce monde, diversifié et dynamique, difficile à saisir par l'imagination, dont l'image est dessinée dans *Principes de la philosophie*. Le philosophe, d'ailleurs, avait prévu l'apparition d'une telle difficulté et a indiqué les moyens de la surmonter. Parmi les solutions qu'il propose, il y a une suggestion de ne pas se préoccuper de « ces deux premières et plus basses régions de la Terre (« nous importent fort peu, d'autant que jamais homme vivant n'est descendu jusques à elles ») et de concentrer les efforts pour atteindre la connaissance de la troisième région, à savoir celle dont il dit : « [...] à cause que c'est en elle que se doivent produire tous les corps que nous voyons autour de nous ». Il paraît que Descartes était profondément convaincu de ne pas avoir lui-même beaucoup de mal à comprendre et à décrire chacune d'elles. On peut l'admettre et, non seulement en se basant sur les considérations présentées dans *Principes de la philosophie*, mais aussi et même davantage, en partant de celles présentées dans le traité intitulé *le Monde*<sup>8</sup>. Dans ce cas également, oser dépasser les limites de l'imagination des gens ordinaires, n'est pas sans le risque de commettre des erreurs – telles que, par exemple, la théorie cartésienne de souffles de vie, qui explique de manière erronée la circulation sanguine (malgré le fait que, à l'époque il existait déjà la théorie précise du système de circulation du sang)<sup>9</sup>.

## Conclusions

Pour conclure ces considérations en un résumé, il faut se tourner vers la manière cartésienne de penser et ce qui en fait partie : sa façon de franchir les limites de l'imagination. La réponse à la question de la manière de raisonner de Descartes n'est pas particulièrement difficile à donner. Descartes a fait appel à plusieurs reprises aux sciences qu'il considérait comme les plus fiables et dont les méthodes d'atteindre la certitude il considérait comme dignes d'imitation, à savoir à l'arithmétique et à la géométrie. La question a été présentée clairement dans *Règles pour la direction de l'esprit*<sup>10</sup>. Cependant, le problème commence à se poser déjà au moment où nous

<sup>8</sup> Cf. R. Descartes, *Le Monde*, Seuil, Paris 1996.

<sup>9</sup> « la théorie de la grande circulation était pour la première fois formulée et publiée par Wilhelm Harvey en 1628 dans *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus* ». Cf. A.C. Crombie, *Nauka średniowieczna i początki nauki nowożytnej (La Science du Moyen Age et le commencement de la science moderne)*, vol. II, Instytut Wydawniczy Pax, Warszawa 1960, p. 280 et suiv.

<sup>10</sup> Dans la *Règle II* il affirme « qu'entre toutes les sciences connues, l'arithmétique et la géométrie étaient les seules exemptes de fausseté et d'incertitude ». Un peu plus loin, il répond à la question: « pourquoi l'arithmétique et la géométrie sont beaucoup plus certaines que toutes les autres sciences ? » – à la lumière de cette réponse: « c'est que leur objet à elles seules est

faisons une première tentative d'aller au-delà de ces sciences et d'application – par analogie – de leurs moyens d'accéder à la connaissance, avec pleine certitude, de la substance pensante (*res cogitans*), mais pas de la substance étendue (*res extensa*). Le problème se complique davantage lorsque l'étape suivante de la connaissance nous conduit à tenter d'obtenir cette certitude dans la connaissance du monde des substances étendues – il se complique, non pas parce que ces substances sont en mouvement constant et sont divisibles à l'infini, mais aussi, et même surtout, parce qu'elles peuvent être, et sont souvent, présentes à l'échelle macro ou micro, échelle très difficile d'imaginer<sup>11</sup>.

Dans ce cas, la question suivante se pose: faut-il faire prévaloir la tentative cartésienne de surmonter ces difficultés et sa foi en la puissance de l'intellect humain et de l'imagination qui le soutient, ou bien, faut-il juger avant tout ce qu'il a effectivement réussi à atteindre. En faveur de la première de ces solutions, se sont prononcés des philosophes comme Edmund Husserl, qui, dans ses *Méditations cartésiennes* a considéré Descartes comme un précurseur de l'ensemble de la philosophie des temps modernes<sup>12</sup>. En revanche, la deuxième solution a été d'abord approuvée par les philosophes, scientifiques et théologiens de l'époque, qui par la suite, ont fait la critique de sa philosophie, puis par la génération suivante de ses adversaires.

Je n'aimerais ici prendre parti ni des uns ni des autres. En revanche, je voudrais, pour conclure, affirmer clairement que la valeur significative peut se trouver et se trouve souvent, aussi bien dans le modèle d'imagination que préconisait Descartes, que dans les autres genres, représentés par ses adversaires. Mais, le problème principal du et chez le philosophe, réside dans le fait qu'il ne voulait pas ou ne savait pas reconnaître que d'autres types d'imagination peuvent également être utiles dans la recherche de la vérité. A propos de certains genres d'imagination (comme par exemple l'imagination historique, ou l'imagination littéraire) il parlait avec mépris (les considérant comme utiles pour raconter des contes de fées), et sur d'autres (comme par exemple, l'imagination des théologiens.), il s'exprimait avec un respect simulé – les considérant comme utiles, par exemple « gagner le ciel » (et pourtant ce n'est pas l'objectif principal des méditations cartésiennes). Par contre, le problème avec les philosophes qui critiquaient et qui continuent de critiquer Descartes, consiste entre autres, sur le fait que, souvent, ils ne veulent

---

si clair et si simple qu'elles n'ont besoin de rien supposer que l'expérience puisse révoquer en doute et qu'elles ne consistent entièrement que dans des conséquences à déduire par la voie du raisonnement. » Cf. R. Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs, Paris s.d., p. 303 et suiv.

<sup>11</sup> A cette mathématique si largement comprise et appliquée, Descartes a donné le nom de *mathesis uniuersalis*. Elle devait être « une répétition de la structure du système philosophique fondé sur 'des propriétés simples'. Elle devait couvrir l'ensemble du monde physique et dominer toutes les sciences... ». Cf. A.C. Crombie, *Nauka średniowieczna...*, p. 374 et suiv.

<sup>12</sup> Cf. E. Husserl, *Medytacje kartezjańskie (Méditations cartésiennes)*, PWN, Warszawa 1982, s. 5 suiv.

pas ou ne savent pas imaginer que quelqu'un puisse valoriser avant tout l'absolue certitude, et ne pas apprécier, par exemple, ce qui possède le charme d'un conte de fées ou de la vie éternelle.

### Bibliographie

- Crombie A.C., *Nauka średniowieczna i początki nauki nowożytnej (La Science du Moyen Age et le commencement de la science moderne)*, vol. II, Instytut Wydawniczy PAX, Warszawa 1960.
- Descartes R., *Le Monde*, Seuil, Paris 1996.
- Descartes R., *Méditations métaphysiques*, Garnier Frères, Libraires-Editeurs, Paris 2009.
- Descartes R., *Principes de la Philosophie*, t. 1, éd. Paleo, Clermont-Ferrand 1999.
- Descartes R., *Règles pour la direction de l'esprit*, Garnier Frères, Libraires-Editeurs, Paris s.d.
- Husserl E., *Medytacje kartezjańskie (Méditations cartésiennes)*, PWN, Warszawa 1982.

